# Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 août 1776

Expéditieur(s): D'Alembert

## Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

#### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

# Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 août 1776, 1776-08-15

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

 $Consult\'e \ le \ 01/12/2025 \ sur \ la \ plate-forme \ EMAN: \\ \underline{https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1518}$ 

# Informations sur le contenu de la lettre

IncipitMon âme et ma plume n'ont point d'expressions pour...

RésuméLe remercie de ses condoléances. Se réjouit du voyage du grand-duc de Russie à Berlin. Son seul espoir est de revoir Fréd. II, solitude de son âme, « vide irréparable », épuisement, mélancolie.

Justification de la datationNon renseigné Numéro inventaire76.43 Identifiant873 NumPappas1558

## **Présentation**

Sous-titre1558 Date1776-08-15 Mentions légales

• Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

• Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

#### Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 172, p. 46-48
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

# Information générales

LangueFrançais Sourceimpr., « Paris » Localisation du documentNon renseigné

# **Description & Analyse**

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné Auteur(s) de l'analyseNon renseigné Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

# Preus xxv, 172, pp.46-48 15août 1776 D'Alembert à Frédéric II

Payres 1558 Inv. 873

#### 46 L CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

se mouvellent sans cesse, et qu'il faut éloigner le plus que possible. Le vous proposerais de meilleurs remêdes, si j'en onnaissais. Circion, pour se consoler de la mort de sa chère l'ullie, se jeta dans la omposition, et fit plusieurs traités, dont quelquesuns nous sont prevents. Notre raison est trop lable pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle: il faut d'uner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'il votre age comme au mien on doit se consoler plus tôt, caree que nous ne tarderous guère de nous rejoindre aux objets de nus regrets.

l'accepte avec plaisir l'esperance que vous me donnez de venir passer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre espeit les idées tristes et mélancoliques qu'un événement fonoste y a fait naître. Nons philosopherons ensemble sur le néant de la vie, sur la philosophie « des hommes, sur la vanité de stoïcisme et de tout notre être. Voilla des matières intaris ables, et de quoi composer plusieurs in-lolio. Faites, je vous tre, cependant tous les efforts dont vous serez capable pour joun excès de douleur n'altère point voire santé; je m'y intresse trop pour le supporter avec indifférence.

Sur ce, etc.

### 172. DE D'ALEMBERT.

Paris, 3.7 nobi 1776.

SHIE.

Mon âme et ma plume n'out point d'expressions pour témoigner à V. M. la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'évrire, lettre si pleine de vérité et d'in-

 Sur S. Like. (America des Univers parthames de l'attendure. Pro-Charles Progens, 1, 1, p. 12p.; Imstraduction allemande des Exercis positions de Frankeix, Berlin. 128n. 1 XI p. 214. parte : 663 de Thorfeit.
 Verreit, XXIII. p. 287. térêt, de sentiment et de raison tout ensemble, enfin. Sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié : car pourquai n'oscrais-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi si cher à mon cœur? Je n'aurais pas tardé un monient à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des hantes dont V. M. m'honore, et à lui réiterer plus vivement que jamais l'expression des sentiments que je lui dois à tant de titres. si cette expression n'avait dù entraîner malgré moi un nouvel eponchement de douleur, que V. M., sans doute, cut bien voulu pardonner à ma situation, mais qui pent-être aurait troublé un moment par une image affligeante la satisfaction si donce et si juste dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand-duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vons ce jeune prince, digue, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. d'ai attendu le moment de son départ pour répandre enéore une fois mon âme dans relle de V. M., et pour lui rendre surtout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et spi n'en est pour moi que plus préciense et plus chère. V. M. n'a pas besoin de dire qu'elle n'a que trop éprouvé, pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait. On voit bien . Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si scusible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et bil dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler: tous me disent. comme vons, qu'il fant chercher à me distraire; mais aucun ne sait ajonter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que notre raison est trop faible pour vainere la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout que, à l'âge où nous sommes l'un et l'antre, nous ne tarderous guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets. Hélas! Sire, c'est aussi le seul espoir qui me console, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés que pour me mettre encore aux pieds de V. M., et il faudra que ma santé soit bien manvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec le plus grand empressement m'acquitter d'un devoir si précieux

11

hi

et si sacré pour moi. J'écrivais il y a quelques années à V. M., dans un moment où ma frèle machine dépérissait de jour en jour, que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe, avec ces mots: Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits. Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir qui me reste; la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi; je ne sens que la solitude de mon âme, et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, zit aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie, et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si longtemps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrais vous parler que des lauriers que vous cueillites il y a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Liegnitz? Pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puissent ces intérêts. Sire, satisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne! Puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! Puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'elle retranchat aux miens! Puissé-je enfin, en me trainant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver sensible à ce qui pénètre et remplit mon âme, de l'assurer surtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis si longtemps înspirée, et qui est en ce moment plus juste et plus profonde que jamais! C'est avec ce sentiment que je serai tout le reste de ma vie, etc.

<sup>\*</sup> Le 12 août 1770. Voyez t. XXIV. p. 497-